

IAN FLEMING

The background of the cover features two horizontal silhouettes of city skylines. The top skyline, in black, includes the Statue of Liberty, the Empire State Building, and other New York City landmarks. The bottom skyline, in purple, includes the Oriental Pearl Tower, the Shanghai Tower, the London Eye, and other international landmarks. The text is overlaid on these silhouettes.

LES VILLES ÉLECTRIQUES

Autour du monde avec
le maître de l'espionnage

ARTHAUD

Les Villes électriques

Ian Fleming

Les Villes électriques

*Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Tristan Savin*

ARTHAUD



Le logo Ian Fleming et la signature Ian Fleming
sont des marques déposées appartenant
à The Ian Fleming Estate et utilisées sous licence
Ian Fleming Publications Ltd.

Thrilling Cities © Ian Fleming Publications Ltd, 1963
Copyright 1959, 1960 by Thomson Newspapers Ltd
The moral rights of the author have been asserted.
Les droits moraux de l'auteur ont été revendiqués.

© Flammarion, Paris, 2024 pour la présente édition
82, rue Saint-Lazare
CS 10124
75009 Paris
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0804-3324-4

Préface

- Que faites-vous, au juste ?
— Oh je voyage, répondit Bond.
Opération Tonnerre, 1965.

En écrivant James Bond, il a créé un mythe : l'espion le plus célèbre du monde, le séduisant 007 autorisé à tuer, véritable héros de la pop culture, et a connu la gloire lorsque ses romans furent adaptés à l'écran, incarnés par un Sean Connery magnétique. Mais que sait-on de Ian Lancaster Fleming ? On se souvient à la rigueur d'un écrivain britannique élégant et discret. C'est à peu près tout. Ses admirateurs ajouteront qu'il tapait ses histoires sur une machine à écrire plaquée or¹, dans sa propriété jamaïcaine

1. Une Royal Quiet Deluxe portable, achetée en 1952 à New York pour 174 dollars. Fleming venait d'achever le manuscrit de *Casino Royale*. Dans une vente aux enchères organisée en 1995 par Christie's, la machine en or avec laquelle il a écrit tous les James Bond atteindra le prix record de 89 229 dollars (sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur).

Les villes électriques

appelée... Goldeneye. Lui-même officier du renseignement naval, Ian Fleming avait mis beaucoup de sa vie personnelle dans le commandeur Bond : ce célibataire endurci menait une existence de playboy, aimait le jeu, les voitures de sport, le Martini et les jolies femmes, pratiquait assidûment le ski et la plongée sous-marine, adorait les grands vins, le caviar, la sole meunière et les œufs Bénédicte.

Né à Londres en 1908, dans une famille de banquiers écossais, cet aristocrate élevé dans un manoir néogothique (semblable à celui où se termine le film *Skyfall*) a très tôt été habitué au luxe. Et aux drames : il a 9 ans à peine quand son père Valentine, député de la Chambre des communes, meurt au front lors de la Première Guerre mondiale. Ian gardera toute sa vie la nécrologie parue dans le *Times* et écrite par un ami de son père, un certain Winston Churchill. Evelyn Sainte Croix Fleming se retrouve seule à élever quatre garçons. Ses fils prendront l'habitude d'appeler cette mère courage... « M ».

Enfant indiscipliné, Ian est d'abord envoyé à l'université d'Eton, où il crée le magazine *The Wyvern* (La Vouivre, un serpent légendaire), dans lequel il publie sa première nouvelle en 1925. Puis il se retrouve à l'Académie militaire de Sandhurst. Trop turbulent pour y rester, Ian part étudier l'allemand dans une école expérimentale autrichienne (qui inspirera le cadre du roman *Au service secret de Sa Majesté*). Le hasard faisant bien les choses, cet établissement est dirigé par un couple des plus originaux : Phyllis Bottome est auteure de romans d'espionnage et encourage le jeune homme à écrire.

Préface

Son mari diplomate, Alban E. Forbes Dennis, on l'apprendra bien plus tard, est un agent britannique chargé d'espionner les pays communistes voisins...

Fleming se perfectionne dans la langue de Hitler à Genève, puis à l'université de Munich, où il a l'heureuse idée de prendre des cours de russe. Ce détail a probablement changé le fil de son existence.

L'étudiant se cherche : sa mère voudrait le voir suivre la voie paternelle en devenant agent de change. Mais Ian préfère se lancer dans le journalisme. En 1933, envoyé spécial à Moscou de l'agence Reuters, il couvre le procès d'ingénieurs anglais accusés d'espionnage. Seul journaliste britannique présent, il décroche son premier scoop en rusant pour obtenir les délibérés avant ses confrères. Il n'hésite pas non plus à demander une interview à Joseph Staline, qui décline l'invitation en lui envoyant une note signée de sa main : Ian la conservera précieusement. Cette première incursion dans le monde du renseignement contient en germe toute une série de romans d'espionnage...

Fleming retourne à Moscou en 1939, cette fois comme correspondant du prestigieux quotidien *Times*. Une couverture, révélera-t-il plus tard : être basé en Russie lui permettait de renseigner le Foreign Office, d'être ainsi « au service secret de Sa Majesté ». À l'instar d'un compatriote au parcours similaire, Graham Greene, qui intègre le MI6 au même moment et écrira plus tard *Espions sur la Tamise*, *Le Troisième Homme* et son fameux *Notre agent à La Havane*. Quand ce dernier sera adapté au cinéma, en 1959, Fleming commence à rédiger ses reportages sur les « villes électriques » et s'amuse à

Les villes électriques

appeler chacun de ses correspondants locaux « notre agent à... ».

Cette expérience d'espion et sa maîtrise des langues (Ian Fleming parle aussi le français) intéressent le directeur du renseignement naval britannique : le contre-amiral John Godfrey, inspirateur du personnage de M. L'espion en herbe devient son aide de camp, avec le grade de lieutenant. Il se voit d'abord chargé de concevoir des plans pour des opérations spéciales, notamment celle visant à s'emparer des codes secrets de la fameuse machine Enigma, employée par les Allemands pour chiffrer leurs messages. Le père de 007 aurait même joué un rôle dans la création du légendaire OSS, ancêtre de la CIA. « Mon job m'a mené droit au cœur des choses », écrira Fleming laconiquement.

En 1942, il commande une équipe secrète, l'unité d'assaut 30 (qu'il surnomme « les Peaux-Rouges »), chargée d'infiltrer le territoire allemand et la zone française occupée mais surtout de se renseigner sur le programme nucléaire hitlérien et de s'emparer au passage de documents importants.

De 1941 à 1943, le commandant prend la tête d'une autre opération, appelée « Goldeneye ». Ce nom inspirera le titre d'un film dont l'histoire n'a pourtant rien à voir avec la réalité historique : pour la Navy, l'opération consistait à conserver le contrôle du stratégique détroit de Gibraltar au cas où l'Espagne du général Franco déciderait de s'en emparer avec l'aide du III^e Reich.

Fleming travaille ensuite à la préparation du débarquement en Normandie : son unité est affectée aux principales zones alliées, Juno Beach et Utah

Préface

Beach. Fin 1944, il se rend en Extrême-Orient comme officier de liaison de la Naval Intelligence. Puis, en 1945, Londres lui confie une opération ultrasecrète : rechercher l'or des nazis. Ian Fleming doit exfiltrer de Berlin l'Allemand Martin Borman, l'un des rares à savoir où sont cachées les œuvres d'art et pierres précieuses volées pendant la guerre... Anecdote révélatrice, le futur romancier choisit de donner à cette opération le nom de code « J-B ». Les initiales de James Bond ! Il venait d'acheter aux Caraïbes un ouvrage consacré aux oiseaux des îles (*Birds of the West Indies*¹) et le patronyme de son auteur, un obscur ornithologue, lui plaisait... En 1964, quand M. Bond rendra visite à Ian Fleming dans sa propriété de Goldeneye, l'écrivain lui offrira un exemplaire d'*On ne vit que deux fois*, dédié « au vrai James Bond, de la part du voleur de son identité ». Hommage supplémentaire : dans le roman *Docteur No*, quand on demande à 007 sa profession, l'espion répond : « ornithologue ».

Grand lecteur, Fleming appréciait les classiques mais aussi les maîtres du roman noir, notamment ses amis Raymond Chandler et Georges Simenon (souvent cités dans *Les Villes électriques*). Voilà peut-être pourquoi, une fois responsable des opérations, Fleming fait preuve d'une imagination débordante, même si ce n'est pas toujours du goût de la très rigoureuse Royal Navy. Les agents du Secret

1. Une édition originale du livre datée de 1936 et dédiée par son auteur (le vrai James Bond, donc) se négocie aujourd'hui autour de 16 000 dollars.

Les villes électriques

Service côtoyés en mission vont d'ailleurs inspirer son œuvre, notamment un certain Duško Popov, agent double d'origine serbe rencontré au Portugal pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est paraît-il en le voyant miser tous ses frais de mission sur une table de baccara que l'amateur de polars trouva l'idée de *Casino Royale*.

Après la guerre, Fleming décide de reprendre la voie du journalisme pour continuer à voyager. Le voilà responsable du service étranger du *Sunday Times*, supplément dominical du grand quotidien britannique. Pas étonnant si, dans ses romans, James Bond ne lit qu'un seul journal : le *Times*. De nouveau envoyé sur le terrain grâce au succès de ses livres, Fleming enchaîne scoops et rencontres prestigieuses : il dîne chez Charlie Chaplin en Suisse, interviewe le mythique gangster Lucky Luciano à Naples et visite le musée océanographique de Monaco en compagnie du commandant Cousteau. L'amateur de plongée sous-marine ne pouvait manquer pareille occasion.

Ses grands reportages des années 1959 et 1960 donneront le livre *Thrilling Cities*, « cette macédoine » destinée aux voyageurs, écrit Fleming dans sa préface. Il s'agit en fait de deux voyages distincts : d'abord un tour du monde de trente jours entrepris en hiver, suivi d'une traversée de l'Europe en voiture au printemps suivant, juste après la sortie de *Bons Baisers de Paris*.

Les villes qui composent ces deux périple n'ont pas été choisies au hasard. On retrouve celles des années étudiantes de Fleming (Vienne et Genève), et des lieux susceptibles de servir de décor aux

Préface

futures aventures de 007 : Tokyo, Hong Kong, Macao, Monte-Carlo, Los Angeles, Las Vegas, etc. En cette fin des années 1950, les films qui feront sa gloire ne sont pas encore sortis (*James Bond 007 contre Dr No* date de 1962) mais Ian Fleming est déjà un écrivain reconnu, avec sept James Bond à son actif. Après son tour du monde, il écrira encore cinq romans (*Opération Tonnerre* sort en 1961, les autres suivront au rythme d'un par an), dans lesquels il distillera les idées notées au cours de ses voyages.

Entre-temps, à l'âge de 44 ans, le célibataire endurci a épousé son amour de toujours, Ann Geraldine Mary Charteris, baronne et sœur de l'écrivain Hugo Charteris (souvent confondu avec Leslie Charteris, l'auteur de la série policière *Le Saint*). Ann invite régulièrement des artistes chez eux, notamment Francis Bacon, mais aussi des écrivains, parmi lesquels Noël Coward, Evelyn Waugh et Cyril Connolly. Dans *Les Villes électriques*, Fleming évoque brièvement son mariage, révélant que son confrère Somerset Maugham souhaitait épouser la même femme !

L'arrivée d'un enfant, Caspar, va mettre fin à la vie aventureuse de l'écrivain : en vacances dans sa propriété jamaïcaine, il commence alors un roman d'espionnage, écrit en seulement un mois. Une amie lui déconseille de le publier : ce serait néfaste pour son image. Il ne l'écoute pas et son frère aîné Peter, déjà célèbre pour ses récits de voyage (dont le best-seller *Au Brésil à l'aventure*), insiste auprès de son éditeur pour qu'il le publie. *Casino Royale* sort en avril 1953. Il s'en vend 5 000 exemplaires

Les villes électriques

en Grande-Bretagne, un succès pour un genre alors peu en vogue.

Avec Fleming, la petite histoire n'est jamais loin de la grande : James Bond devient un phénomène mondial grâce à... John Fitzgerald Kennedy. Interviewé en 1961 par *Life Magazine*, le président américain cite, parmi ses livres préférés : *From Russia with Love*. Les ventes s'envolent immédiatement. Et on se frotte les mains à Hollywood : un an plus tard, *James Bond 007 contre Dr No* sort en salles, bénéficiant d'un coup de pouce promotionnel inespéré : la crise des missiles de Cuba, troublant écho du scénario. Lors d'une projection privée du film, le président Kennedy suggère aux producteurs : pourquoi ne pas adapter *Bons Baisers de Russie* ? Son vœu est exaucé : le tournage commence quelques mois plus tard.

Le grand public découvre alors Ian Fleming dans la presse : nœud pap' au cou, cigarette aux lèvres et profil en lame de couteau. Quant à Bond, on sait précisément comment son géniteur le voyait, grâce au portrait-robot commandé à un dessinateur : costume cravate, moue ironique, regard dur, cheveux noir et ras, lèvres fines (et cruelles), joues creuses décorées d'une balafre. L'écrivain déclarera s'être inspiré du physique de Hoagy Carmichael, un chanteur de jazz très populaire dans les années 1940. Bond doit également ses traits à une autre star : Cary Grant, remarqué dans le film *Les Enchaînés* d'Alfred Hitchcock (qui rêvait de réaliser un James Bond et se contentera de faire jouer Sean Connery dans son excellent thriller *Pas de printemps pour Marnie*). Mais Grant déclina le rôle, estimant être trop âgé.

Préface

En réalité, le personnage de 007 ressemble plus qu'on ne le croit à son géniteur, que ce soit dans son train de vie (hôtels de luxe, casinos), ses goûts personnels ou sa façon de penser. Son biographe John Person¹, ancien bras droit du grand reporter au *Sunday Times*, en est convaincu : les correspondances sont nombreuses entre la vie de Fleming et celle de son double de papier.

Pour le reste, le romancier s'est souvent inspiré de son entourage : le fameux Q, inventeur des gadgets du MI6, est l'armurier qui le renseignait sur les armes à feu pour ses livres. Goldfinger est le nom de son voisin architecte. Son confrère de la CIA Felix Leiter doit son patronyme à une amie proche de Fleming. Drax, le méchant de *Moonraker*, est le nom d'un promoteur immobilier jamaïcain. Et dans *Au service secret de Sa Majesté*, le Dr Molony n'est autre que... son propre dentiste. Quant au chef du renseignement japonais, « Tigre Tanaka », il doit son surnom au journaliste rencontré à Tokyo pendant le tour du monde des *Villes électriques*.

En 1962, Fleming retourne au Japon pour préparer *On ne vit que deux fois*. Les photographies de l'époque le montrent en kimono, sous une grande ombrelle. Il aimait vraiment ce pays (et l'Asie en général), comme on le comprend à la lecture de *Thrilling Cities*. À sa sortie en 1964, *You Only Live Twice* remporte un immense succès. Et, comme les lecteurs, les producteurs de James

1. *La Vie de Ian Fleming*, Plon, 1967.

Les villes électriques

Bond sont aussitôt frappés par le haïku en exergue du livre :

On ne vit que deux fois :
La première quand on naît
La deuxième face à la mort.

Le scénario du film est confié à un ami de Fleming, l'écrivain britannique Roald Dahl. Celui-ci choisit de tuer Bond différemment, mitraillé dans son lit escamotable, dès la spectaculaire scène d'introduction.

Entre-temps, Ian Lancaster Fleming a trouvé la mort dans le Kent, en 1964, victime du tabac (soixante-dix cigarettes par jour, comme Bond¹) et de sa consommation excessive d'alcool, véritables bombes à retardement, malheureux, paradoxalement, de voir sa popularité surpassée par celle de sa créature, ce « héros de carton » comme il l'appelait, non sans un certain dédain teinté de jalousie.

Un cas similaire fut celui de son compatriote Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes, auteur d'un « œdipe littéraire » inversé : ne supportant plus l'immense popularité de son détective, il avait fini par s'en débarrasser à la fin d'un roman, au cours d'un duel avec son ennemi juré, en le faisant chuter dans les falaises abruptes des Alpes suisses. Provoquant une telle colère dans son lectorat que Doyle s'était vu contraint de ressusciter son héros. Fleming pensait-il à cet illustre prédécesseur en faisant chuter James Bond de 60 mètres de haut après

1. Dans 83 % des films des années 1960, il est représenté une cigarette à la main.

Préface

avoir combattu Blofeld, son pire ennemi ? C'est l'un des moments les plus poignants de son œuvre : 007 venait d'épouser Kissy Suzuki, une jeune plongeuse japonaise enceinte de lui. Et M rédige pour le *Times* la nécrologie¹ du commandeur « mort en service commandé au Japon ». C'était dans le dernier roman publié du vivant de l'auteur, au titre prophétique : *On ne vit que deux fois*.

En s'éteignant avant la fin du tournage de *Goldfinger*, dont il avait coécrit le scénario, Fleming ne verra jamais le film. Il laisse un roman inachevé, celui de *L'Homme au pistolet d'or*. Son éditeur, Jonathan Cape, confie le manuscrit à Kingsley Amis pour le finaliser. Ce dernier reprendra le flambeau en écrivant le James Bond suivant, *Colonel Sun*, en 1968, sous le pseudonyme de Robert Markham. Amis déclarera à propos des livres de Fleming : « Ce sont des romans populaires majeurs. » Après lui, dix autres écrivains prendront la plume pour poursuivre la saga romanesque, dont William Boyd.

Un an après la disparition de leur auteur, les livres de James Bond sont traduits en dix-huit langues et leur vente s'élève à 27 millions d'exemplaires². Ils influenceront des romanciers britanniques comme John Le Carré ou Ken Follet (qui confiera avoir un seul maître, découvert avec passion à l'âge de 12 ans : Ian Fleming « pour sa

1. Souvenir inconscient de la nécrologie du propre père de Fleming, publiée dans le même journal ?

2. Depuis, ses quatorze romans ont dépassé les 100 millions d'exemplaires et, statistiquement, un être humain sur deux a vu l'une de leurs adaptations au cinéma.

capacité à captiver son audience »). En France, leur popularité va inspirer un célèbre avatar : le SAS de Gérard de Villiers, apparu en 1965 et vendu depuis à 100 millions d'exemplaires. À la fois « vieux jeu et innovant » (la remarque est de Hugh Hefner, le fondateur de *Playboy*), Ian Fleming fut entre autres le premier écrivain anglais à utiliser les marques comme de simples mots : par exemple, Bond n'est pas au volant de « sa voiture » mais « d'une Bentley », sans parler de la vodka Martini.

Quand on lui demandait d'expliquer le succès phénoménal de sa série, le père de 007 se faisait laconique : « Ma recette tient en quatre mots : *Kiss, kiss, bang, bang!* » (bisou, bisou, pan, pan !). Un psychanalyste appellerait cela « l'alliance d'Éros et Thanatos », comme le remarquait Francis Lacassin dans sa préface aux œuvres complètes parues en 2007 chez Robert Laffont sous le titre *James Bond 007*. Les producteurs des films reprendront la formule ainsi : « *Guns and Girls* » (des flingues et des filles), en y ajoutant un troisième G – pour « gadgets ». En d'autres termes : de l'action, du sexe, de l'humour...

Ces ingrédients auront une influence considérable sur le cinéma (de *Mission impossible* à *OSS 117*, en passant par *Indiana Jones*), mais aussi la télévision : dans la série *Les Mystères de l'Ouest*, le héros est sauvé par ses gadgets (notamment une lame cachée dans une bottine). Le créateur de la série reconnaîtra : « James West, c'est James Bond sur le dos d'un cheval. »

Ian Fleming laisse douze romans, mais aussi deux recueils de nouvelles : *Meilleurs vœux de la*

Préface

Jamaïque (Octopussy and The Living Daylights) et *Bons Baisers de Paris (For Your Eyes Only)*, tous adaptés à l'écran. Et trois autres ouvrages où Bond n'apparaît pas : un livre pour enfants (*Chitty-Chitty Bang-Bang*) et le reportage fleuve *Les Contrebandiers du diamant*. Sans oublier *Thrilling Cities* (1963), récit de son grand tour du monde, publié chez Plon en 1965 sous le nom *Des villes pour James Bond*, jamais réédité depuis et traduit en français pour la première fois : le livre que vous tenez entre les mains.

Avec lui, nous voilà plongés au cœur de la création romanesque. Même quand il s'agit d'un simple reportage, Fleming a l'art de planter le décor, de rendre une atmosphère, d'introduire habilement un élément de dialogue pour donner plus de vie à une scène. Lorsqu'il raconte une séance de massage à Hong Kong, difficile de ne pas imaginer Bond sous les traits de Sean Connery. Et ses descriptions de Macao et Las Vegas renvoient immanquablement à l'atmosphère de *Casino Royale*. Quant à son amour du Japon, il ressurgira quatre ans plus tard sous sa plume, avec *On ne vit que deux fois*. Dans le même livre, la base nucléaire secrète de Blofeld ressemble étrangement au cauchemar raconté par Fleming quand il se trouve à Berlin (mais ne « spoilons » pas nos lecteurs). D'autres souvenirs de ce tour du monde pour le *Times* seront distillés dans les romans postérieurs : on retrouve les États-Unis et le trafic d'or dans *Goldfinger*, la Suisse et la mafia italienne dans *Au service secret de Sa Majesté*, la frontière est-allemande dans la nouvelle « Bons Baisers de Berlin »...

Les villes électriques

D'ailleurs, les producteurs de la saga cinématographique (Cubby Broccoli, puis sa fille Barbara Broccoli, associée à son demi-frère Michael G. Wilson) se sont eux-mêmes souvent inspirés du tour du monde de Ian Fleming. Le cas le plus flagrant est celui de l'adaptation de *L'Homme au pistolet d'or* (premier roman posthume, paru en 1965). Dans le film, très différent du livre, Bond semble suivre l'itinéraire asiatique de son créateur : il se rend d'abord à Beyrouth, puis à Macao (dans le même casino que l'écrivain) et prend un ferry pour Hong Kong, où Fleming enquêtait sur le trafic d'or – et Q en est sûr : la balle de l'homme au pistolet d'or vient de là. La suite, tournée à Bangkok, semble se passer à Tokyo : Roger Moore croise des touristes américains (aussi insupportables que ceux de *Villes électriques*), affronte des sumos et passe par une école d'arts martiaux semblable à celle visitée par Fleming, puis termine son périple dans une île située en territoire chinois (comme celle décrite dans le reportage). On retrouvera plus tard le casino de Macao dans le film *Skyfall*. La saga bondienne adore les clins d'œil, les hommages discrets, et ceux à *Thrilling Cities* sont nombreux...

En effet, après avoir puisé dans les romans, puis les nouvelles, pour alimenter les films, scénaristes et réalisateurs se sont intéressés à certaines scènes de ces reportages, histoire de rester fidèles à « l'esprit Fleming ». Ce sera le cas pour *Meurs un autre jour*, film anniversaire sorti en 2002 et bourré de références à l'univers de Bond. Lorsque la masseuse chinoise rejoint Pierce Brosnan dans sa chambre d'hôtel, elle se présente sous le nom de

Préface

« Source de désir », l'un des noms cités par Fleming quand il enquêtait à Hong Kong ! Et dans *Pour vos yeux seulement*, Roger Moore se présente ainsi : « Je prépare un roman sur les contrebandiers grecs... »

En fait, sous couvert de faire du tourisme pour le *Times*, le journaliste Fleming en a profité pour mener une grande enquête sur la criminalité mondiale et les trafics en tous genres (or, drogue, prostitution). Cette question l'obsède, il lui consacre même un livre en 1957, *Les Contrebandiers du diamant*. Cette fascination lui inspirera également une scène impensable pour ses lecteurs : à la fin du roman *Au service secret de Sa Majesté*, Bond épouse la fille d'un parrain de la mafia ! Avec *Les Villes électriques*, l'auteur signe son ouvrage le plus personnel : l'histoire se déroule en Suisse, où Ian a passé son adolescence, Bond fait du ski (le sport préféré de l'écrivain) et sa future épouse se trouve être l'alter ego féminin de Fleming. L'intrigue lui permet également de révéler les origines de James Bond (identiques aux siennes) et la devise de sa famille : « Le monde ne suffit pas. »

Pour revenir au livre que vous tenez entre vos mains, son auteur, véritable journaliste doté d'un flair d'écrivain (et vice versa), traite d'une nouvelle réalité entrevue avant d'autres : depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, à peine la paix rétablie sur la planète, les mafias (ces États dans l'État) constituent une menace supplémentaire pour les pays libres. L'histoire lui a donné raison. Car finalement, le monde n'a pas tellement changé – toujours aussi violent, il *ne suffit pas* à certains – depuis ce

Les villes électriques

que Ian Fleming écrivait à son sujet il y a maintenant... soixante-cinq ans.

Observateur clairvoyant, passionné d'histoire et de géopolitique, Ian Lancaster Fleming a également prophétisé, entre les lignes de ces *Villes électriques*, la montée en puissance de l'Asie, les paradis fiscaux, le tourisme de masse, l'avènement des narcos, la course à l'armement nucléaire, le pouvoir grandissant des médias et la perte d'influence de l'Occident (à commencer par celle de son propre pays).

En fait, Fleming est un misanthrope. Mais surtout un esthète, nostalgique d'un âge d'or – celui de l'aristocratie européenne : il ne supporte pas la vulgarité des touristes, les nouveaux riches en général, et tout ce qui est « bling-bling » dirait-on de nos jours.

Le père de James Bond n'était pas un idéaliste mais un romantique, héritier de Chateaubriand, Victor Hugo et Lord Byron, un dandy globe-trotter à la manière de Paul Morand. Pragmatique et lucide, il ne supportait pas l'angélisme, et se méfiait des idéologies comme de la peste. Épicurien, il honnissait le nihilisme – et chérissait la liberté plus que tout.

Tristan Savin

Note du traducteur

Remarqué lors de sa parution en 1959, *Les Villes électriques* de Ian Fleming est considéré comme un incontournable de la culture populaire. Ce tour du monde palpitant méritait aujourd'hui d'être réédité dans une nouvelle traduction.

Au fil des pages, Fleming, journaliste du *Times* qui reconnaît lui-même avec un certain flegme avoir des « préjugés », être « étroit d'esprit et borné », est accueilli dans les hôtels de luxe. En parcourant les villes, il nous entraîne dans les bouges, les casinos et maisons de passe, sur le ton d'une conversation à l'humour british, émaillée de considérations parfois colonialistes, racistes et clairement sexistes.

Ancien officier de la marine royale, antinazi et anticomunisme résolu, loyal défenseur de l'Empire britannique – et *of course* de Sa Majesté –, le père de James Bond adore forcer le trait, insistant sur les aspects « sombres » d'un pays et les travers (exagérés ou infondés, reconnaît-il parfois) de son peuple.

Nous avons choisi de garder ses propos tels quels, sans les caviarder ni les édulcorer. Lecteurs et

Les villes électriques

lectrices se feront ainsi leur propre opinion. Ils y verront, surtout, le témoignage d'une époque révolue. Ces reportages datent de la fin des années 1950 : Hong Kong était encore une colonie britannique, Tokyo sortait tout juste de l'occupation militaire américaine, l'Allemagne se relevait à peine de ses cendres et pour l'Occident en pleine guerre froide, la nouvelle menace venait du bloc soviétique... Quant aux mœurs, elles ont bien changé : en ce temps-là, les hommes portaient des chapeaux, les femmes des robes corolles, la galanterie était de rigueur, on fumait partout et le magazine *Playboy* faisait fureur. *O tempora, o mores.*

Note de l'auteur

Il y a peu à dire en introduction de ce livre tant son titre me semble parler de lui-même. J'aimerais toutefois faire une ou deux remarques sur ses origines.

Voici treize récits sur des villes « excitantes » du monde, écrits pour le *Sunday Times* en 1959 et 1960. Sept d'entre elles se situent aux quatre coins de la planète et six en Europe.

Ce sont, comme on dit dans la langue vernaculaire de l'édition, des « morceaux d'ambiance ». Ils sont, je l'espère, corrects sur le fond, mais ne prétendent pas être complets. Et les informations fournies se concentrent sur les aspects les plus étranges de l'existence – peut-être même les plus sombres.

J'ai été intéressé toute ma vie par l'aventure et, à l'étranger, j'ai toujours ressenti un frisson au moment de quitter les larges avenues bien éclairées pour m'aventurer dans les ruelles à la recherche de la pulsation authentique des villes. Cette habitude a peut-être fait de moi un auteur de romans noirs. À l'époque où j'effectuais les voyages qui ont inspiré ces textes, j'observais tout – les gens, les lieux, les choses – à travers les yeux d'un écrivain de thrillers.

Les villes électriques

Ces textes ont diverti, et parfois scandalisé, les lecteurs du *Sunday Times*. Et le stylo bleu du rédacteur en chef a rayé de nombreux passages qui sont désormais « impurgés » (si ce mot est bien le contraire d'expurgé) dans le livre que vous tenez entre vos mains. Certains m'avaient suggéré de réunir ces textes en un volume et jusqu'à maintenant j'étais trop occupé – ou trop paresseux – pour sauter le pas malgré l'avertissement de mes amis : ces histoires allaient finir par dater.

Je ne pense pas qu'elles soient si sérieusement datées. En tout cas, en les re-relisant, elles m'ont semblé conserver une certaine fraîcheur. Les villes ont bien sûr changé en certains points, des restaurants ont fermé, quelques personnages sont morts, mais je m'en suis tenu à la validité des paysages, peints avec une large brosse idiosyncrasique. Et j'ai enjolivé chaque chapitre avec des précisions fournies par les correspondants du *Sunday Times* : celles-ci pourront être utiles au voyageur d'aujourd'hui.

Ne me reste plus qu'à dédier ce piquant mélange des genres, biaisé et grincheux, à mes amis et collègues du *Sunday Times*, à Londres et ailleurs, et en particulier à un homme appelé « C. D. », qui a appuyé sur la gâchette, et à M. Roy Thomson, qui a joyeusement payé pour ces très onéreuses et complaisantes pérégrinations.

Ian Lancaster Fleming

Hong Kong

Quand vous écrivez des thrillers, des romans d'espionnage, les gens pensent que vous devez avoir une vie captivante et adorer le danger. En parlant de cette hypothèse fallacieuse, le comité éditorial du *Sunday Times* m'a exhorté avec insistance à faire quelque chose d'excitant et d'écrire à ce sujet. À la fin du mois d'août 1959, ses responsables ont débarqué avec une idée farfelue : je devais effectuer un tour du monde des villes les plus chaudes du monde et les décrire dans une prose élégante. Et cette mission devait être accomplie en moins d'un mois.

En discutant du projet avec Leonard Russel, rédacteur en chef des pages littéraires du journal, je lui ai fait part de mes doutes : cela va coûter très cher, être épuisant... Et personne ne peut entreprendre le tour du monde en trente jours, visiter les grandes villes en passant seulement trois jours dans chacune d'elles, puis raconter tout cela avec style et précision. Je suis le pire touriste sur terre, ai-je ajouté. Du genre à demander des patins à roulettes à l'entrée des musées et des galeries d'art. Et je ne

suis pas impatient de déjeuner avec les autorités locales, ni de visiter des hôpitaux ou des zones de réinsertion.

Russel est resté inflexible. « Nous ne voulons pas ce genre de choses, a-t-il dit. Dans vos romans James Bond, même si les gens ne peuvent supporter le personnage et vos héroïnes de fantaisie, ils semblent aimer l'arrière-plan exotique. Et vous pourrez certainement réunir de la matière pour vos histoires ? C'est une opportunité formidable. »

Mes histoires sont de la fiction, ai-je objecté, le genre de choses qui arrivent à James Bond n'existent pas dans la vraie vie.

« On s'en fiche », a-t-il dit.

Ainsi, rêvant secrètement de parcourir le monde, quoique rapidement, et pendant qu'il y avait encore quelque chose à voir, je me suis procuré un billet de circumnavigation aérienne au prix de 903 livres sterling¹, 19 shillings et 2 pence, et pour 500 pounds de chèques de voyage auprès du chef comptable. Ensuite, la série de piqûres vaccinales me fit presque tourner de l'œil. Puis, le 2 novembre, armé d'une liasse de visas, d'un costume pour grand voyageur équipé de poches pour dissimuler son argent, d'une valise dans laquelle j'ai entassé plus que nécessaire, sans oublier ma machine à écrire, j'ai quitté une Londres soporifique pour les excitantes villes de Hong Kong, Macao, Tokyo, Honolulu, Los Angeles, Las Vegas, Chicago et New York.

1. En 1960, la livre anglaise (appelée pound) valait 13,70 francs, soit 24,40 euros aujourd'hui (en prenant en compte la dévaluation monétaire).

Hong Kong

Par cette matinée douce et grise, l'avion Comet G/ADOK décolla abruptement de l'aéroport de Londres en direction du sud. Les rideaux beiges dissimulant les toilettes et le cockpit se soulevèrent dans la cabine à un angle de 50 degrés. Le premier saut dans le ciel couvert se fit à 10 000 pieds. Il y eut une légère secousse quand nous traversâmes les premiers nuages et une autre quand l'avion en ressortit sous un soleil brillant. Une fois au-dessus du tapis nuageux de laine et de coton, il s'éleva de 20 000 pieds supplémentaires dans ce monde où il fait toujours beau.

L'esprit s'adapte peu à peu à la perspective d'un vol de vingt-quatre heures avec tout ce que cela implique : le visage bouillant et les pieds froids, les yeux s'acclimatant à la brillance du ciel, le parfum des cosmétiques Elizabeth Arden fournis aux passagers de la BOAC¹, le ronflement des moteurs, la première cigarette d'une chaîne sans fin de fumée, la parodie de conversation échangée avec le voisin de siège, en l'occurrence un amusant Néo-Zélandais débitant des blagues aborigènes, sans rien d'autre à faire que discuter tout au long du trajet vers Hong Kong.

Nous arrivâmes à Zurich en survolant la banale beauté de la Suisse, puis le sucre glace dentelé des Alpes et les flaques bleues des lacs fusionnèrent pour former les terrasses cuites des plaines italiennes. Mon compagnon se réjouissait d'avoir un siège avec vue, pas comme ce jour où il traversait

1. British Overseas Airways Corporation : compagnie britannique créée en 1939, devenue British Airways en 1971.

Les villes électriques

l'Atlantique aux côtés d'une Américaine qui se plaignait d'être assise au niveau d'une aile. « "C'est toujours pareil, s'est-elle écriée aussitôt à bord. Quand je monte dans un avion, je ne vois rien d'autre !" Un de ses compatriotes a répondu : "Écoutez, Ma'am, vous avez de la chance de voir cette aile. Vous pourrez commencer à vous inquiéter quand elle aura disparu !" »

Au-dessous de nous, Venise ressemblait à un biscuit brun et informe, entourée par les miettes de ses îles. Le Grand Canal dessinait une craquelure dans le biscuit. À 600 miles à l'heure, l'Adriatique et la ligne dentelée de la Yougoslavie ont disparu en trente minutes. La Grèce était couverte de nuages et le temps de déguster un bol de salade de fruits offert par la BOAC, nous arrivions en Méditerranée orientale. (Mon voisin adorait les douceurs, m'a-t-il confié. Quand je serais à Los Angeles, je devais absolument goûter à la tarte aux fruits rouges... empoisonnés.)

Il était maintenant 2 heures de l'après-midi, à l'heure GMT, mais nous foncions vers la nuit et la pénombre venait à notre rencontre. Puis peu après un coucher de soleil spectaculaire, Beyrouth s'est présentée dans un ciel bleuté – un étalement de centaines de milliers de lumières scintillantes sous une nouvelle lune des *Mille et Une Nuits*, tandis que nous plongeions vers les terres de l'or noir. Puis le Comet s'est incliné pour se poser.

Quand nous nous sommes levés pour sortir de l'appareil, j'ai conseillé à mon voisin de ne rien laisser sur son siège, en particulier son appareil photo hors de prix. « Méfiez-vous, Beyrouth est

Hong Kong

réputée pour ses voleurs... » La porte de l'avion s'est ouverte avec fracas, laissant apparaître des doigts poisseux.

Notre « agent » au Liban était là pour m'accueillir, apportant les ragots des bazars. La ville est un important carrefour de contrebande. Des diamants volés en Sierra Leone poursuivent leur route vers l'Allemagne ; cigarettes et revues pornographiques arrivent de Tanger, les armes d'Arabie et la drogue de Turquie. « Et l'or ? » j'ai demandé¹. « Il y en a aussi, a répondu mon correspondant. Vous souvenez-vous de ce procès intenté contre un groupe mafieux italien par la banque d'Angleterre ? Ce gang frappait son or lui-même et celui-ci contenait l'exacte proportion d'une monnaie souveraine. La banque a finalement remporté son procès en Suisse. Mais depuis, un autre gang a réussi à faire mieux : fabriquer des lingots à Alep et économiser sur leur teneur en or. Ils sont destinés à l'Inde, où on connaît encore la soif de l'or. Il y a une semaine à peine, un gros acheteur indien se trouvait à Beyrouth. Il a transporté des sacs remplis de lingots vers un port voisin, les a chargés sur son yacht et a navigué jusqu'à Goa. Ensuite, avec la complicité des douaniers locaux, le magot a continué sa route vers Bombay, où des courtiers l'attendaient. Le profit à en tirer n'est pas aussi important qu'à la fin de la guerre, seulement 60 % contre les

1. Quelques mois plus tôt, Fleming venait de publier *Goldfinger* et le trafic d'or était au centre du roman. Il y était également question de l'or des nazis, sur lequel Fleming avait enquêté à la fin de la guerre. Ce métal précieux fascinait l'écrivain : son dernier roman sera *L'Homme au pistolet d'or*.

Table

Préface	7
Note du traducteur	23
Note de l'auteur	25
Hong Kong	27
Macao	50
Tokyo	78
Honolulu	103
Los Angeles et Las Vegas	120
Chicago	147
New York	161
Hambourg	174
Berlin	190
Vienne	211
Genève	236
Naples	261
Monte-Carlo	291

« À l'étranger, j'ai toujours senti un frisson au moment de quitter les larges avenues bien éclairées pour m'aventurer dans les ruelles à la recherche de la pulsation authentique des villes.

Cette habitude a peut-être fait de moi un auteur de romans noirs.

À l'époque où j'effectuais les voyages qui ont inspiré ces textes, j'observais tout – les gens, les lieux, les choses – à travers les yeux d'un écrivain de thrillers. »

Espion et romancier, Ian Fleming fut aussi journaliste. En 1959 et 1960, il effectue un tour du monde pour le *Sunday Times* qui publie en feuilleton ses récits de voyages à Hong Kong, Macao, Tokyo, Honolulu, Los Angeles, Las Vegas, Chicago, New York, Hambourg, Berlin, Vienne, Genève, Naples et Monte-Carlo.

Tel un agent double, Fleming met à profit ces reportages pour mener une grande enquête sur la criminalité mondiale et les trafics en tous genres (or, drogue, prostitution), inépuisables sources d'inspiration pour ses romans. Ces récits de voyages constitueront d'ailleurs un trésor pour les scénaristes et réalisateurs de la saga James Bond, résolument fidèles à « l'esprit Fleming ».

Observateur clairvoyant, passionné de géopolitique, Ian Fleming prophétise, entre les lignes de ces *Villes électriques*, la montée en puissance de l'Asie, les paradis fiscaux, le tourisme de masse, l'avènement des narcos, la course à l'armement nucléaire, le pouvoir grandissant des médias et la perte d'influence de l'Occident.

Officier du renseignement naval, journaliste et romancier britannique, Ian Fleming (1908-1964) est l'incontournable auteur de la série de romans d'espionnage James Bond.

Traduit de l'anglais (G.-B.)
par Tristan Savin